

LEONARDO SCIASCIA

*Actes relatifs à la mort  
de Raymond Roussel*

Traduit de l'italien par  
JEAN-PIERRE PISETTA

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2022

TITRE ORIGINAL  
*Atti relativi alla morte*  
*di Raymond Roussel*

Le présent ouvrage a paru pour la première fois aux éditions Esse à Palerme, en 1971.  
© Éditions Allia, Paris, 2022, pour la présente traduction.

“Commissariat de police – Sect.  
Politeama – Palerme  
14 juillet 1933 an XI de l'Ère fasciste  
Télégramme interne  
Monsieur le Premier Juge de première instance  
Monsieur le Préfet de police  
Palerme

“CE matin vers dix heures environ, le bagagiste Antonio Kreuz de l'Hôtel des Palmes s'est rendu dans la chambre n° 224 occupée par le ressortissant français Raymond Roussel, né à Paris le 20-1-1877, et a constaté que ce dernier était étendu, sur le dos et sans vie, sur un matelas posé par terre. Roussel, a-t-on appris, avait le cerveau malade et prenait des médicaments pour s'étourdir. Ont été trouvés sur la petite table deux tubes de 'Sonneril', et dans les tiroirs de l'armoire une grande quantité de drogues médicinales de différents types. Il semble que l'homme, ayant forcé la dose des substances, a provoqué sa propre mort. Il se trouve actuellement sous surveillance dans

l'attente de votre arrivée. D'autres informations suivront éventuellement."

M. Michele Margiotta, juge de la quatrième chambre du tribunal de première instance, se rendit à l'Hôtel des Palmes<sup>1</sup>, rue Ingham, deuxième étage, chambre 224, où se trouvait le cadavre de la personne "dont la mort pouvait découler d'un délit". Il constata "en premier lieu que sur un matelas posé à même le sol se trouve, couché sur le dos, le cadavre d'un homme âgé selon toute apparence de – a."; et "en second lieu que le cadavre susmentionné est vêtu, à savoir d'une chemise de nuit blanche, d'un caleçon blanc, de chaussettes noires et d'un léger tricot de corps en fil de laine couleur champagne". (Le champagne, pour la couleur du tricot, n'est pas une lubie du juge, cette couleur étant alors à la mode.)

Étaient présents, dans la chambre 224, en tant qu'expert, le docteur Federico Rabboni,

1. La dénomination exacte est *Grand Hôtel et des Palmes*. L'histoire de cet hôtel, du séjour de Wagner à l'occupation américaine et aux vicissitudes du gouvernement régional, en particulier durant la période dite "de [Silvio] Milazzo", devrait s'écrire comme un chapitre de splendeurs et misères de la Sicile depuis l'époque des Savoie jusqu'à la naissance de la République.

ainsi que les bagagistes Antonio Kreuz, fils d'Antonio, âgé de 37 ans, originaire de Vienne<sup>1</sup>, et Loi Antonino, fils de feu Giuseppe, âgé de 30 ans, originaire de Cagliari; ces derniers, invités "à examiner attentivement le cadavre étendu ici et à déclarer à qui il avait appartenu de son vivant, ont l'un après l'autre répondu dans les termes suivants: le cadavre que Monsieur me montre est celui de Raymond Roussel, fils de        et de Marguerite Chalon<sup>2</sup>, né à Paris le 20-1-1877". Le nom de la mère, le lieu et la date de naissance que, bien sûr, les bagagistes ne connaissaient pas, furent glissés postérieurement dans le procès-verbal par une autre plume. Le prénom du père ne fut pas indiqué, un de ces oublis, de ces lapsus, de ces manquements qui touchent au mystère, à l'impénétrable; si Alberto Savinio

1. Sciascia critique plus avant l'italianisation, opérée par les enquêteurs, des prénoms français de plusieurs protagonistes de cette affaire. Antonio Kreuz étant né à Vienne et portant un nom à consonance allemande, il est probable qu'il ait subi lui aussi l'italianisation dont parlera Sciascia au sujet des Français. (N.d.T.)

2. Le père de Roussel s'appelait Eugène, sa mère Marguerite Moreau-Chalson.

était tombé sur ces documents, il aurait été aux anges.

Après l'indentification opérée par les bagagistes, le juge fit "avec toute la prudence dictée par la loi enlever au susdit cadavre les vêtements qu'il portait"; et le docteur Rabboni procéda à l'inspection extérieure et déclara: "Il s'agit d'un homme ormo-type [*sic*: pour normo-type, de type normal], masse musculaire et pannicule adipeux bien développés, semi-rigidité cadavérique; couleur de la peau manifestement pâle – taches hypostatiques répandues également sur le dos et les membres inférieurs. On ne remarque aucune lésion extérieure, à l'exception d'écorchures épidermoïdes à l'hémithorax gauche remontant à une date pas très récente – et à l'exception d'une solution de continuité au tiers inférieur de l'avant-bras gauche, concernant environ deux centimètres des téguments communs – et présentant les caractéristiques d'une blessure occasionnée par un corps lacérant et contondant, survenue plutôt récemment. Cette blessure est protégée par un pansement fait de gaze et d'ouate et a été recouverte d'une pommade."

En conclusion de son examen, le docteur Rabboni dictait: “Le susnommé Roussel est décédé, selon moi, de mort naturelle, probablement causée par une intoxication aux narcotiques et aux somnifères dont une grande quantité a été trouvée dans la chambre, raison pour laquelle je considère une autopsie comme inutile.” À la demande du juge, il précisait: “La mort remonte à environ 10 ou 12 heures. J’exclus que la mort puisse être due aux exco-riations relevées sur l’hémithorax gauche, ainsi qu’à la lésion relevée sur le tiers inférieur de l’avant-bras gauche. J’exclus également que la mort puisse être due à un acte violent.”

À ce procès-verbal est jointe une note de frais pour “manipulation cadavre Roussel Raymond”: 10 liras. Quant à la rétribution du médecin légiste – 15,28 liras –, elle est indiquée dans la marge supérieure de la première feuille.

Le juge dictait ensuite un “procès-verbal d’informations sommaires”: il décrivait de nouveau le mort, lui donnait cette fois l’âge apparent de cinquante ans mais oubliait le maillot de corps couleur champagne; et il passait à la description et à l’inventaire de

tout ce qui se trouvait dans la chambre. Deux lits à une place séparés, l'un intact, l'autre dépourvu de son matelas "qui, comme cela a été dit, se trouve sur le sol et sur ce matelas est étendu l'homme susmentionné, mort". "Sous le matelas a été découvert un urinal, contenant peu d'urine": sous le matelas placé par terre, ce qui est curieux. En tout cas, ce détail permet, selon nous, de déplacer l'heure de la mort et de la situer à une heure avancée de la nuit. Au pied du lit défait, une petite table avec quatre bouteilles d'eau de Fiuggi et deux flacons vides de Sonéryl, chacun de vingt comprimés de dix centigrammes, et le juge en déduisit que Roussel avait avalé les quarante comprimés la veille au soir. Ce qui ne veut pas dire, comme nous le verrons, qu'il avait l'intention de se tuer.

Dans le tiroir de l'une des tables de nuit, on trouve 16 flacons de Somnothyryl, 15 de Sonéryl, 10 d'Hypalène, 11 de Rutonal, 8 de Phanodorme, une boîte de Déclonol, une petite fiole d'Hyrpholène et un petit tube de Somnothyryl; et, dans une grande boîte en carton placée à l'intérieur de l'armoire, 10 bouteilles de Neurinase et 12 de Vériane. Sur l'armoire, des bouteilles à moitié vides



de Véronidin, Neurinase et Néosédan. Dans le tiroir de la petite table, un thermomètre et une feuille de papier bleu pâle sur laquelle, du 25 juin au 13 juillet, avaient été inscrits les barbituriques que prenait Roussel, les doses, les heures, les réactions. La feuille était saisie et jointe aux actes.

En fouillant dans les tiroirs apparaissent deux lettres, l'une signée Cassiffari (?) et une autre signée Malet, ainsi que des analyses de glycémie, d'azotémie et d'urine. Dans les armoires et éparpillés dans la chambre, des vêtements et du linge personnels. Une grande valise, et une petite pour nécessaire de toilette. Une montre en argent bruni. Deux chapeaux. "Douze livres non coupés portant le titre *Locus Solus* d'Armand Roussel." Cette distraction du greffier du Tribunal royal de première instance (signature illisible) nous stupéfie davantage que le ciel étoilé au-dessus de notre tête. D'où diable est arrivé sous sa plume le prénom Armand? N'était-ce pas, pour Roussel qui avait désespérément recherché la gloire, l'ultime pied de nez du destin? Douze exemplaires non coupés de *Locus Solus*: un livre écrit par quelqu'un d'autre, d'après le greffier, non par ce mort en chemise de

nuit et chaussettes noires que manipulent les employés des pompes funèbres. (Détail curieux : les exemplaires non coupés étaient au nombre de treize, car l'un d'eux avait été offert quelques jours plus tôt au professeur Michele Lombardo, médecin de l'hôtel, par Roussel lui-même qui l'invitait à commencer la lecture à la page trente-trois<sup>1</sup>. "Ce qui vient avant est inutile." Et l'on pense à Dino Campana, quand il vendait ses *Chants orphiques* dans les cafés : après avoir scruté le visage de l'acheteur, il arrachait les pages qui, à ses yeux, seraient "inutiles" ; et il arrivait qu'à l'une ou l'autre personne il ne donnât que la couverture. Mais les trente-trois premières pages de *Locus Solus*, de même que les neufs premiers chapitres des *Impressions d'Afrique*, Roussel ne les considérait pas comme "inutiles" dans ce sens-là : cela relevait du procédé lui-même, et du mystère, de son écriture. Au professeur Lombardo, il offrit également les *Impressions d'Afrique*, troisième édition, avec le papillon de

1. Vraisemblablement après l'astérisme, là où commence la conclusion du premier chapitre : "Or, l'examen le prouvait, c'était cette niche même..." Ou à partir de la page 35, où commence le deuxième chapitre ?

l'“avis” imprimé sur papier vert: “Les lecteurs qui ne sont pas initiés à l'art de Raymond Roussel auront avantage à lire ce livre d'abord de la page 212 à la page 455, ensuite de la page 1 à la page 211<sup>1</sup>.”)

“Dans la chambre, on ne remarque aucun désordre qui pourrait faire penser à une rixe... Rien d'anormal. La chambre à coucher proprement dite communique avec une petite salle de bains, où se trouve du linge sale et une armoire contenant des vêtements de femme. La porte donnant accès à la chambre voisine occupée par madame Fredez est fermée de l'intérieur et la clef est introduite dans la serrure. C'est juste devant cette porte qu'a été placé le matelas sur lequel est étendu le corps du défunt Roussel. Dans la valise, on découvre plusieurs papiers de nature patrimoniale et, dans la veste accrochée au porte-manteau, onze billets de cinquante lires.” L'argent est mis dans la valise et la valise scellée. Un coffre qui se trouvait dans le couloir est apporté dans la chambre et

1. Troisième édition des *Impressions*, dixième de *Locus Solus*. Nous n'en sommes pas sûrs, mais nous pensons néanmoins que le nombre de ces éditions découlait surtout de la mythomanie de Roussel.

sur la porte donnant accès à la chambre 226 sont tendues deux bandes de toile blanche fixées par quatre cachets de cire. Le juge passe ensuite à des procès-verbaux constituant une instruction sommaire. Le bagagiste Kreuz est de nouveau mandé et il déclare : “Depuis environ un mois, je servais monsieur Roussel, qui menait une vie commune avec la dame qui occupe la chambre 226 voisine. Je crois qu’entre monsieur Roussel et la dame, les rapports étaient excellents, étant donné que je n’ai jamais entendu de disputes. Dans la chambre de monsieur Roussel, je remarquais toujours de petits flacons de médicaments, mais j’ignore l’usage qu’il en faisait. Dans la corbeille, je trouvais souvent les flacons vides.” Vient ensuite le valet de chambre Tommaso Orlando, fils de Gaetano, 29 ans, originaire de Salerne<sup>1</sup> : “Depuis environ un mois, je servais monsieur Roussel qui menait une vie commune avec une dame qui occupe toutefois la chambre voisine numéro 226. Je leur

1. Plus avant, Sciascia se réfère par deux fois (pages 33 et 56) à ce même valet de chambre en l’appelant non pas Tommaso Orlando, mais Gaetano Orlando, c’est-à-dire en le citant avec le prénom de son père. (N.d.T.)